

# Valence et structure des représentations sociales

C. GUIMELLI

Equipe de Recherche « Représentation Sociales »  
Laboratoire de Psychologie Sociale  
Université Paul Valéry (Montpellier III) \*

## 1 - Introduction

La théorie du noyau central des représentations sociales (Abric, 1984, 1987, 1989, 1993, 1994) est désormais bien connue et sa contribution à la compréhension des phénomènes représentationnels est loin d'être négligeable. En rapportant un éclairage nouveau à la conception de l'organisation interne des représentations sociales, elle a permis, notamment, d'appréhender de manière plus fine les processus cognitifs qui sont à l'origine de leur dynamique, mais aussi et surtout de mieux comprendre leur structure interne (Flament, 1994a ; Guimelli, 1989, 1994a).

Rappelons que, selon cette théorie, directement issue de l'élaboration théorique de Moscovici (1976), l'organisation interne et le fonctionnement des représentations sociales sont régis par un double système :

— L'un, central, qui constitue le fondement même des représentations sociales et qui présente la caractéristique d'être collectivement partagé. Sa fonction est donc *consensuelle* (Abric, 1993, 1994). Le noyau central est également caractérisé par une forte cohérence, et surtout, il est *stable* et résiste au changement, assurant ainsi une deuxième fonction : celle de la continuité et de la permanence de la représentation (Abric, op. cit.). Par ailleurs, et d'une manière plus générale, le noyau central génère la signification globale de la représentation et il gère son organisation interne.

— L'autre, périphérique, permet notamment à chaque membre du groupe d'intégrer dans la représentation des variations individuelles liées

à des pratiques originales (éventuellement déviantes) ou à des vécus personnels spécifiques, sans que la signification centrale soit remise en cause. Il est, par conséquent, beaucoup plus souple que le système central et il conduit ainsi le sujet à une appropriation plus individuelle de la représentation sociale. Les éléments périphériques jouent également un rôle essentiel lorsque l'individu (ou le groupe) est confronté à des informations nouvelles qui viennent mettre en cause le système central. Dans ce cas (Flament, 1989), ce sont d'abord certains des éléments périphériques qui vont se transformer, laissant intact (en tout cas pour un temps) le système central. Le rôle des éléments périphériques est donc essentiel dans l'économie cognitive de la représentation : ils permettent au noyau central de se maintenir tout en autorisant l'intégration des nouvelles informations dans la représentation sociale. Dès lors, celles-ci n'entraîneraient pas des bouleversements massifs qui seraient particulièrement coûteux sur le plan cognitif. C'est ainsi que l'on peut observer, dans un même groupe et d'un individu à l'autre, des variations sensibles du contenu de la représentation, sans que l'on puisse conclure à une transformation effective de celle-ci. En fait, une représentation ne se transforme réellement que dans la mesure où le noyau central a lui-même changé d'état (Abric, 1994 ; Flament, 1994a).

(\*) Route de Mende, B.P. 5043, 34032 Montpellier cedex.

Nous tenons à remercier M. Ubeda-Gutterman pour son aide dans le recueil et le traitement des données présentées dans cet article.

Par conséquent, si l'on veut comprendre la nature d'une représentation sociale, sa dynamique, et les principes qui sont à l'origine de sa diffusion dans une population donnée, il devient capital de repérer *d'abord* le système central qui la caractérise. Or, il se trouve que, durant une longue période, le repérage du noyau central n'a pu être assuré de façon systématique et « préliminaire ». Il ne pouvait être effectué qu'après une période d'analyse de la représentation longue et fastidieuse, par recouplement des corpus et par déductions successives. Récemment, un certain nombre de propositions ont été formulées. Elles vont dans le sens d'un repérage systématique du noyau central, tout en mettant en œuvre des approches méthodologiques extrêmement diverses (Aïssani, 1991 ; Aïssani, Bonnard et Guelfucci, 1990 ; Galli et Nigro, 1992 ; Guimelli et Rouquette, 1992 ; Guimelli, 1993a ; Moliner, 1992, 1994 ; Vergès, 1992, 1994). Le but de cet article est de présenter un certain nombre de résultats empiriques permettant d'engager une réflexion approfondie concernant la problématique de l'identification du noyau central et du système périphérique.

## 2 - Aspects théoriques

On s'intéressera ici aux représentations sociales du « sujet déviant » (pour reprendre les termes qu'utilisent nos informateurs) propres aux personnels de la police, de la gendarmerie et de la justice. Cet objet de représentation nous paraît particulièrement intéressant à étudier dans la mesure où l'on peut observer des pratiques très différentes à l'égard du sujet déviant dans cette population. Or, on connaît bien désormais l'importance qu'il convient d'accorder aux pratiques (notamment quand elles sont divergentes dans un groupe) dans leurs rapports avec les représentations sociales (Abric, 1994). Disons pour simplifier que les pratiques de la population sus-citée à l'égard du sujet déviant peuvent être dichotomisées selon qu'elles sont *répressives* (sanction négative, intimidante et/ou dissuasive, en réaction contre le fait déviant) ou *préventives* (prise en compte des facteurs facilitateurs de la déviance dans le but de la prévenir et mise en œuvre de moyens destinés à faciliter la réinsertion et empêcher la récurrence). Certains sujets ont une activité essentiellement répressive ; pour d'autres, elle est essentiellement préventive. D'autres enfin ont des pratiques mixtes qui les amènent à intervenir dans les deux secteurs. Il sera donc possible, comme on le verra par la suite, de situer chaque individu de la population concernée sur une échelle bi-polaire (pratiques répressives vs pratiques préventives) afin de différencier les trois sous-groupes de façon non ambiguë.

Dès 1987, Flament avait attiré l'attention sur le rôle fondamental que jouent les pratiques dans

l'évolution et la transformation des représentations sociales. Bien que les auteurs utilisent des terminologies et des approches théoriques et méthodologiques sensiblement différentes, de nombreux résultats vont dans ce sens, pour des objets de représentation aussi divers que les relations sociales (Andriamifidisoa, 1982), la chasse et la nature (Guimelli, 1989), le rôle du psychothérapeute (Von Cranach, 1992), l'agression à l'école (Dann, 1992), l'Entreprise (Lyles et Schwenk, 1992), la fonction d'infirmière (Guimelli, 1994a).

Dans la perspective théorique qui guide les travaux sur le noyau central, les représentations sociales sont constituées par un ensemble organisé de schèmes. En référence à la théorie des scripts (Schank et Abelson, 1977), un schème peut être défini comme un ensemble d'informations disponibles pour le sujet, spécifique à une situation donnée, et organisé en séquences. Les schèmes permettent ainsi au sujet de se comporter de façon adaptée et efficace dans telle ou telle situation (aspect prescriptif) ou de décrire cette situation (aspect descriptif). Selon Flament (1994a), les schèmes sont essentiellement prescripteurs de pratiques. Les prescriptions caractéristiques du noyau central sont alors considérées comme *absolues* : elles ne supportent pas la remise en cause (Moliner, 1992), ou, si l'on préfère, elles sont « non négociables » (Moscovici, 1993). Par contre, les prescriptions relatives au système périphérique sont massivement *conditionnelles*. Dans ce cas, c'est la situation, considérée par le sujet comme particulière, qui rend les conduites légitimes (Flament, 1994a). Dès lors, des pratiques rares mais considérées comme légitimes peuvent devenir, pour une raison ou pour une autre et sous certaines conditions (Guimelli, 1994a), plus fréquentes et/ou plus régulières dans un groupe.

Lorsqu'elles deviennent fréquentes, les pratiques viennent *activer* les schèmes qui les prescrivent. Et le processus d'activation des schèmes est sans doute à la hauteur de la fréquence des pratiques correspondantes : plus une pratique sera fréquente dans un groupe, plus le degré d'activation du schème correspondant sera élevé. Ce processus d'activation a au moins deux conséquences qu'il importe de considérer :

(i) *accroissement de la complexité du champ de représentation* : par le terme de complexité, nous entendons le degré avec lequel les unités cognitives sont en inter-relation, créant ainsi une structure interne de représentation particulièrement complexe. Les structures complexes permettent de reconnaître et d'utiliser une information plus diversifiée, de prendre en compte un plus grand nombre de situations ou de problèmes nouveaux, alors que des structures représentationnelles plus



simples ont pour effet de rejeter, parce qu'elles ne sont pas reconnues, les informations pertinentes liées à l'objet (Walsh et Fahey, 1986). Les travaux relatifs au savoir des experts vont dans ce sens et montrent que les schèmes des experts contiennent plus d'informations et se caractérisent par un plus grand nombre de liens entre les éléments cognitifs que les schèmes des non-experts (McKeithen, Reitman, Rueter et Hirtle, 1981 ; Lurigio et Carroll, 1985).

(ii) *accroissement de la quantité de relations que les schèmes activés entretiennent avec les autres* : cette conséquence du processus d'activation est directement liée à la précédente (Lyles et Schwenk, 1992). La quantité de relations qu'un schème entretient avec les autres éléments du champ de représentation s'accroît de manière significative lorsque ce schème est activé par les pratiques correspondantes. On peut dire aussi que la *puissance associative* d'un élément du champ dépend du degré avec lequel il est activé. Le modèle des Schèmes Cognitifs de Base (Rouquette, 1990 ; Rouquette, 1994) a donné lieu à une procédure empirique (Guimelli et Rouquette, 1992 ; Guimelli, 1993a) qui rend compte, avec un degré de sensibilité très satisfaisant, de l'accroissement systématique de la puissance associative des éléments activés (Guimelli, 1994b). Rappelons que ce modèle concerne les connaissances déclaratives du sujet. On considère qu'une partie des connaissances, notamment les connaissances « sociales », peut être modélisée sous la forme de structures du type (A ci B) dans lesquelles :

— (A ci B) est un triplet ordonné ;

— A et B sont des cognèmes (dans le sens défini par Codol - 1969 - ; opérationnellement, ils se présentent sous la forme d'items lexicaux : mots isolés ou syntagmes). A est appelé « cognème initial » ;

— ci est un connecteur (ou, si l'on préfère : un connecteur formel de relation). Le modèle comporte un ensemble fini de connecteurs (28 au total, auxquels il convient d'ajouter le connecteur nul), susceptibles d'être regroupés en « familles » désignées sous le terme de *Schémas Cognitifs de Base* (ou S.C.B.).

Un événement de connaissance a lieu lorsque le sujet associe un cognème à un autre au moyen d'un connecteur. On appelle le triplet (A ck B) *aspect* du cognème A. Dès lors, (A cp B) constitue un *autre aspect* du cognème A, (B cm C) est un aspect de B, etc. Par exemple, pour l'item initial « Psychanalyse », on pourrait avoir :

— le triplet (Psychanalyse SYN confession) dans lequel le connecteur SYN est un connecteur d'inclusion et qui pourrait se traduire par l'expression « la psychanalyse, c'est de l'ordre de la confession » ;

— et/ou le triplet (psychanalyse TES complexe)

dans laquelle le connecteur TES est un connecteur d'inclusion et qui pourrait se traduire par l'expression « la psychanalyse inclut la notion de complexe ».

Ces deux triplets définissent, parmi bien d'autres possibles, deux aspects différents de l'item initial « Psychanalyse ». On appelle alors *valence de l'item initial* la quantité d'aspects différents qui caractérisent cet item (voir ci-après la procédure empirique correspondante). Dès lors, une valence élevée reflète le cas où l'item initial est « connecté » de manière très diversifiée aux autres éléments du champ représentationnel. Ou, si l'on préfère : elle indique, pour cet item, une grande puissance (une grande richesse) associative.

Nous allons maintenant examiner quelques résultats empiriques qui permettront d'une part d'illustrer les considérations théoriques qui précèdent (notamment l'effet des pratiques sur le processus d'activation) et, d'autre part, de préciser l'intérêt, pour l'étude des représentations sociales, du modèle que nous venons de présenter rapidement (pour une présentation détaillée, voir Rouquette, 1994).

### 3 - Méthodologie

#### 3.1. L'hypothèse de centralité vs périphérie

Dans une phase préliminaire à l'étude, trente entretiens non directifs ont été réalisés auprès de personnels variés de la police, de la gendarmerie et de la justice, sans tenir compte des pratiques spécifiques des sujets interrogés. Cinq d'entre-eux ont été centrés sur les pratiques et les vingt-cinq autres sur le thème du sujet déviant. Le dépouillement des entretiens centrés sur le *sujet déviant* indiquent que deux éléments sont particulièrement saillants dans le discours tenu par les sujets : « Faiblesse de la socialisation » et « Faiblesse de la personnalité » (une analyse de contenu classique montre que 58,5 % des unités observées peuvent être rattachées à ces deux éléments réunis ; respectivement : 31,7 % et 26,8 %). Or, on sait, grâce aux premières démonstrations expérimentales de Moliner (1988 ; voir aussi Flament et Moliner, 1989), que la *saillance* d'un élément dans un corpus ne permet pas de décider que cet élément fait partie du noyau central. Elle met en évidence la centralité quantitative alors que le noyau central, en raison de son pouvoir structurant et des liens symboliques qu'il entretient avec l'objet, se caractérise par une centralité qualitative. La saillance rend toutefois plausible l'hypothèse de centralité. Nous ferons donc l'hypothèse que ces deux éléments entrent dans le noyau central de la représentation. Deux autres éléments ont également été retenus dans cette étude : « être réinsérable » et « installé dans la déviance ». Leur fréquence beaucoup plus faible

dans le corpus, mais régulière d'un entretien à l'autre laisse supposer qu'il s'agit d'éléments périphériques. On notera que le choix de ces éléments ne repose pas seulement sur leur fréquence. En effet, l'élément « être réinsérable » (potentiel reconnu au sujet déviant de se réinsérer dans la société) nous semble davantage concerné par les pratiques préventives, alors que l'élément « installé dans la déviance » (se référant à un individu doté d'une identité spécifique) aura tendance à évoquer le sujet déviant « difficile » et semble plutôt concerné par les pratiques répressives. Compte tenu des considérations théoriques qui précèdent, on peut donc faire également l'hypothèse que chacun de ces éléments sera activé de façon sélective par les pratiques correspondantes.

### 3.2. Opérationnalisation des différents types de pratiques (V.I.)

Afin d'examiner l'effet des pratiques sur les processus d'activation, il convient tout d'abord de procéder à un repérage systématique et non ambigu des sujets exerçant l'une ou l'autre des pratiques observées dans la population. Dans ce but, 198 sujets (policiers, gendarmes, juges, greffiers, éducateurs spécialisés) ont été soumis à un questionnaire (cf. Ubeda-Gutermann, 1993) comportant deux ensembles de 10 items chacun. L'un des ensembles concerne les pratiques préventives, l'autre les pratiques répressives. Chaque item est présenté sous la forme d'une tâche spécifique et le sujet doit indiquer (sur une échelle comportant 5 modalités : Jamais / Peu souvent / Assez Souvent / Souvent / Très Souvent) la fréquence avec laquelle sa fonction et/ou son engagement personnel l'amène à réaliser cette tâche. On notera que les vingt tâches sont présentées dans un ordre aléatoire. Au moment du dépouillement, on affecte le score 0 à la modalité « Jamais » et le score 4 à la modalité « Très Souvent ». Les scores 1, 2 et 3 sont attribués aux modalités intermédiaires. Pour chaque item, on obtient ainsi un score partiel qui varie de 0 à 4. Les dix scores partiels relatifs aux pratiques préventives sont affectés du signe positif, alors que les dix scores relatifs aux pratiques répressives sont affectés du signe négatif. On effectue alors la somme des dix scores partiels pour chacun des ensembles et on obtient, pour un sujet donné, le score P (pratiques préventives) qui varie dans l'intervalle [0 ; +40] et le score R (pratiques répressives) qui varie dans l'intervalle [0 ; -40]. La somme (S) des scores P et R permet de connaître la pratique dominante du sujet. Plus la somme sera négative (exemple : P = +4 ; R = -18 ; S = -14), plus le sujet sera amené à mettre en œuvre régulièrement des pratiques répressives. Au contraire, plus la somme sera positive, plus le sujet sera concerné par des pratiques préventives. Lorsque S tendra vers 0,

les sujets seront à la fois préventifs et répressifs (pratiques mixtes).

On observe qu'un certain nombre de sujets (N = 56) ont des pratiques exclusivement préventives. Dans ce cas, R = 0 ou, si l'on préfère, les sujets répondent « jamais » à tous les items relatifs aux pratiques répressives et la somme S est très fortement positive ; le repérage des sujets de ce groupe ne pose donc aucun problème. Par contre, le repérage de la tendance répressive et de la tendance mixte est plus délicat. En effet, nous n'avons trouvé aucun sujet ayant des pratiques exclusivement répressives, bien que le score P soit, pour un certain nombre d'entre-eux, très faible. Nous avons donc considéré, pour ces sujets (N = 94), la distribution du score S et la médiane m correspondante ( $m_s = -3$ ). On constate ainsi deux groupes de taille tendanciellement identique. Les sujets dont le score S est inférieur à la médiane sont alors considérés comme caractérisés par des pratiques à tendance répressive (N = 45) ; la tendance mixte, par contre, est donnée par un score S supérieur à la médiane (N = 49). En procédant de la sorte, on obtient bien deux groupes différenciés comme l'indiquent les moyennes de R, P et S observées dans chacun d'eux :

— Pratiques à tendance répressive :  $R_m = -11,93$  ;  $P_m = +3,28$  ;  $S_m = -8,65$ .

— Pratiques à tendance mixte :  $R_m = -5,51$  ;  $P_m = +7,63$  ;  $S_m = +2,12$ .

Ces résultats indiquent bien que le groupe à tendance répressive le taux d'activité dominant est donné par R (P étant faible), alors que dans le groupe à tendance mixte R et P sont relativement équilibrés.

On dispose ainsi de trois groupes de sujets auxquels on a adjoint un groupe d'« Administratifs » (N = 48). Ce dernier présente un intérêt non négligeable par rapport à la problématique que nous tentons de traiter : les pratiques administratives concernent une sous-population qui n'est pas confrontée directement au sujet déviant. Elle est censée le connaître par dossiers interposés et/ou par l'intermédiaire des informations apportées, au moment des interactions, par les intervenants de terrain. Dès lors, l'absence de pratique directe, aussi bien préventive que répressive, permet de le considérer comme un groupe témoin. La variable « type de pratique à l'égard de l'objet » est désormais opérationnalisée et comporte quatre modalités : préventive (N = 56), répressive (N = 45), mixte (N = 49), absence de pratique (N = 48).

### 3.3. Mesure du degré d'activation, valence (V.D.) et hypothèses

On veut prendre la mesure du degré d'activation relatif aux quatre éléments sélectionnés à l'issue des entretiens préliminaires. Pour cela, on



utilise la procédure empirique dérivée du *modèle des S.C.B.* (cf. *supra*). Cette procédure se déroule en trois phases (pour une présentation détaillée, voir Guimelli, 1994b).

a) *Association verbale* : on présente au sujet un item inducteur (cognème initial) après l'avoir replacé dans son contexte. Il doit alors donner très rapidement trois réponses associatives R1, R2 et R3.

b) *Justification des réponses associatives* : Le sujet doit ensuite donner les raisons qui, selon lui, sont à l'origine de chacune de ses trois réponses. On lui demande donc de *justifier* ses réponses (pour une argumentation théorique et empirique de cette étape, cf. Guimelli et Rouquette, 1992).

c) *Analyse des relations item inducteur/induits* : on présente au sujet les 28 connecteurs non pas sous la forme de leur définition formelle, mais après les avoir traduits dans le langage courant. Ils se présentent alors sous la forme d'expressions standards et deviennent ainsi compréhensibles pour le sujet naïf. Ainsi, par exemple, pour le connecteur SYN, on ne présente pas au sujet le connecteur sous la forme « renvoie à un terme synonyme ou équivalent dans l'usage » (définition formelle), mais sous la forme « signifie la même chose, a le même sens que » (expression standard). Chacune des 28 relations lui est alors présentée de la manière suivante :

(Cognème initial + Expression standard + Votre réponse 1)

Ainsi, pour reprendre l'exemple du connecteur SYN et pour le cognème initial « Installé dans la déviance », on aurait : (« Installé dans la déviance » signifie la même chose, a le même sens que votre Réponse 1). Le sujet doit alors décider si « oui » ou « peut-être » l'expression standard reflète bien la relation qui intervient, selon lui, entre le cognème initial (ou item inducteur) et sa propre réponse. Il traite sous cette forme chacun des 28 triplets pour sa réponse 1, puis pour R2 et enfin pour R3. Ainsi, à l'issue de cet exercice, il a donné 84 réponses (pour un inventaire exhaustif des connecteurs, de leur définition formelle et des expressions standards qui leur correspondent, voir Guimelli, 1994b).

Pour chaque réponse « oui », on considère que le cognème initial est venu activer le connecteur correspondant. De ce fait, plus le nombre de réponses « oui » est élevé, plus le nombre de connecteurs différents activés est grand. Pour opérationnaliser ce processus d'activation, on fait appel à un paramètre de *valence* défini, dans le sens où la chimie utilise ce terme, comme la propriété d'un cognème initial d'entrer dans un plus ou moins grand nombre de relations du type (A ci B). Si l'on préfère : la valence caractérise la puissance associative du cognème initial (Moliner, 1994). Au plan opérationnel, la valence du

cognème initial est calculée en faisant le rapport du nombre de connecteurs activés (nombre de réponses « oui » aux expressions standards) au nombre total de réponses dans la population (28 réponses x 3 rangs associatifs x N). Ainsi, la valence varie dans l'intervalle [0 ; 1]. Et elle tendra d'autant plus vers 1 que les connecteurs seront plus nombreux à être activés. Dès lors, on devrait observer :

**(H1 : activation)** : Un accroissement systématique de la valence lorsque le cognème initial convoqué est en relation directe avec des pratiques caractérisées par un haut niveau de fréquence dans le groupe. Ainsi dans le groupe des agents « préventifs » l'item « être réinsérable », fortement enrichi par les pratiques préventives de terrain, devrait être marqué par une valence beaucoup plus élevée que l'item « Installé dans la déviance ». Par contre, c'est l'inverse que l'on devrait observer dans le groupe des agents « répressifs », alors que dans le cas des pratiques « mixtes », les valences devraient être relativement proches pour les deux items. Le cas « Administratifs » est particulier : dans la mesure où ils n'ont aucune pratique directe, les valences des deux items devraient être faibles.

**(H2 : centralité)** : Une valence plus élevée pour les éléments supposés centraux (« Faiblesse de la personnalité » et « Faiblesse de la socialisation »). En effet, si, comme le prévoit la théorie, les éléments centraux organisent l'ensemble du champ représentationnel, alors ils devraient entrer dans une quantité considérable de relations avec les autres éléments de ce champ. Leur valence devrait donc être largement supérieure à celle qui caractérise les éléments périphériques. Un premier ensemble de résultats expérimentaux confirment d'ailleurs cette hypothèse (Guimelli, 1993a) : l'analyse sous cette forme des représentations sociales du groupe idéal montre que les valences des éléments centraux (« Amitié » : .50 et « Egalité » : .50) sont significativement supérieures ( $p < .001$ ) à celle des éléments périphériques (« Mêmes opinions » : .41 et « Milieu social identique » : .42).

### 3.4. Procédure expérimentale

Dans un premier temps, les 198 sujets donnent leurs réponses au questionnaire relatif aux pratiques de terrain, ce qui permet de les affecter à l'un des quatre groupes qui constituent les modalités de la variable « Type de pratiques » (cf. *supra* : 3.2 opérationnalisation de la V.I.). Dans un deuxième temps, les sujets sont amenés à répondre au questionnaire S.C.B. (cf. *supra* : 3.3. Opérationnalisation de la V.D.). Rappelons que l'on veut connaître les valences de quatre cognèmes initiaux repérés au cours des entretiens préliminaires :

- Faiblesse de la personnalité (FP)
- Faiblesse de la socialisation (FS)
- Etre réinsérable (RE)
- Installé dans la déviance (ID).

Demander aux sujets de répondre à quatre questionnaires successifs paraît difficile, aussi bien sur le plan déontologique (lourdeur de la tâche) que sur le plan méthodologique (risques d'effets d'ordre). Dans chaque groupe de référence (correspondant à chacune des pratiques), les sujets ont donc été affectés de manière aléatoire à quatre sous-groupes, chacun ayant à répondre à un questionnaire spécifique à l'un des quatre cognèmes initiaux. Comme on l'a déjà indiqué, le sujet donne tout d'abord trois réponses associatives au cognème initial qui lui est présenté, puis il justifie chacune de ses réponses et enfin il analyse, à l'aide des expressions standards, les 28 relations qui interviennent entre le cognème initial et chacune de ses trois réponses associatives, d'abord pour sa réponse R1, puis pour R2 et enfin pour R3. Les réponses à ce questionnaire nécessitent une durée moyenne de 35 minutes. Les données ont été recueillies de mars à juin 1993.

#### 4. Traitement des données et résultats

On calcule tout d'abord la valence propre à

chacun des sujets. Celle-ci est donnée par le rapport du nombre de réponses « oui » aux 28 personnes standards pour les trois réponses associatives, au nombre total de réponses fournies par le sujet ( $28 \times 3 = 84$ ). Par exemple, pour un sujet ayant donné 43 réponses « oui », on aurait :

$$V_{ij} = 43/84 = .511.$$

La valence globale dans un groupe quelconque est donnée par la moyenne des valences individuelles. On peut dès lors procéder à une analyse de variance sur les valences globales pour les comparer dans les différentes situations expérimentales. Dans le cas qui nous occupe, les conditions d'homogénéité des variances et de normalité des distributions étant réunies (1), l'analyse de variance est réalisée à partir du plan  $A4 \times B4$  où A est défini par les quatre pratiques et B par les quatre éléments. Elle donne les résultats (tableau 1) et le schéma d'interaction (figure 1) suivants :

(1) Pour les seize conditions expérimentales, le test de normalité proposé par le logiciel « Statview » donne, dans le cas le plus défavorable, les résultats suivants : .168 ;  $p = .214$ .

Tableau 1 : résultats de l'analyse de variance.

Source	ddl	SC	CM	F cal	Pr (F cal)
Eléments	3	0,151	0,050	2,398	.06
Pratiques	3	0,136	0,045	2,158	.09
Eléments * Pratiques	9	0,667	0,074	3,539	.0005
Résidu	182	3,811	0,021		

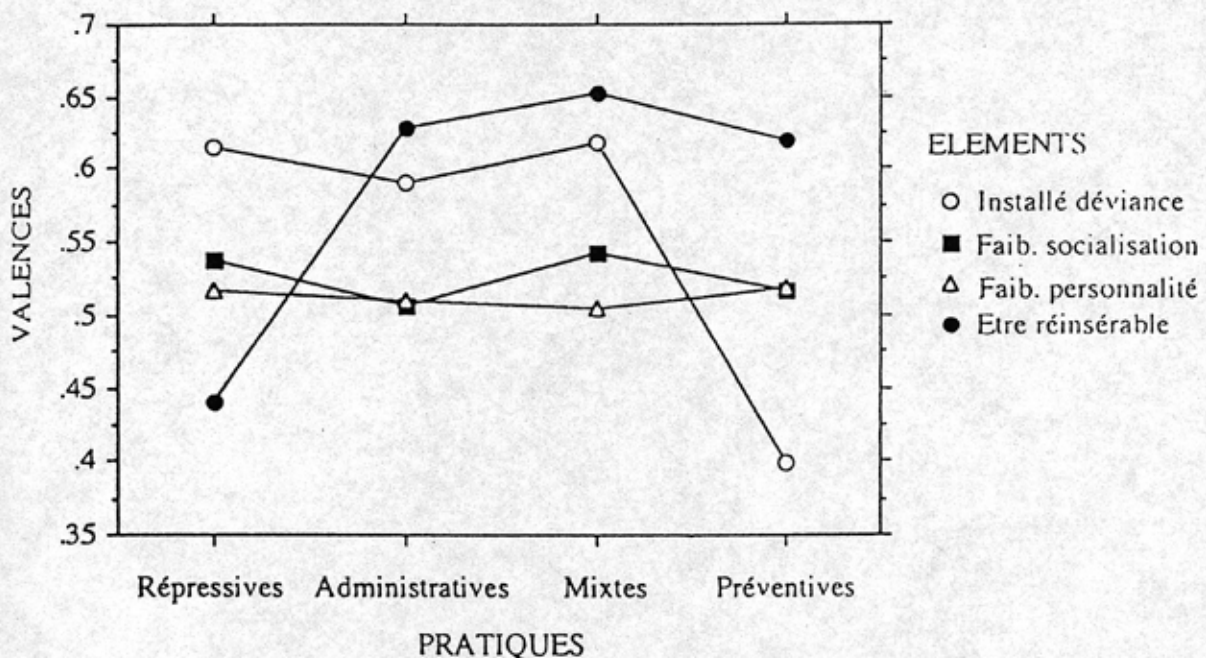


Figure 1 : interaction entre les deux variables (type de pratiques et éléments inducteurs).



Les résultats (tableau 1) indiquent que l'on peut admettre les effets indépendants de chacune des variables. De surcroît, on observe entre-elles un effet d'interaction massif. Il apparaît nettement figure 1.

#### 4.1. L'hypothèse d'activation

On observe tout d'abord, figure 1, une remarquable stabilité des valences relatives aux items supposés centraux (« Faiblesse de la personnalité » et « Faiblesse de la socialisation »). Il semble donc

que le degré d'activation de ces items ne soit pas affecté par des variations de pratique. En effet, l'épreuve du t de Student appliquée aux différentes situations considérées par paires ne fait apparaître aucune différence significative, aussi bien lorsqu'on compare les valences de l'un (ou de l'autre) des deux items dans les quatre types de pratique, que lorsque l'on compare les deux items entre eux (tableau 2). Cette observation fera l'objet d'une discussion plus approfondie dans la section suivante.

Tableau 2 : Comparaison par paires des valences relatives aux éléments supposés centraux : "Faiblesse de la personnalité" (FP) et "Faiblesse de la socialisation" (FS) en fonction des pratiques : A : Administratifs ; R : Répressifs ; P : Préventifs et M : Mixtes.

	Situations comparées	Valeurs du t	degré de significativité
FP	A: .50 vs R: .51	0,138	N.S.
	A: .50 vs P: .52	0,177	N.S.
	A: .50 vs M: .50	0,085	N.S.
	R: .51 vs P: .52	0,033	N.S.
	R: .51 vs M: .50	0,226	N.S.
	P: .52 vs M: .50	0,271	N.S.
FS	A: .50 vs R: .53	0,530	N.S.
	A: .50 vs P: .51	0,189	N.S.
	A: .50 vs M: .53	0,625	N.S.
	R: .53 vs P: .51	0,374	N.S.
	R: .53 vs M: .53	0,070	N.S.
	P: .51 vs M: .53	0,467	N.S.
A	FP: .50 vs FS: .50	0,051	N.S.
R	FP: .51 vs FS: .53	0,336	N.S.
P	FP: .52 vs FS: .51	0,049	N.S.
M	FP: .50 vs FS: .53	0,683	N.S.

En ce qui concerne les éléments supposés périphériques (ER : « Etre réinsérable » et ID : « Installé dans la déviance »), on observe par contre, figure 1, des variations importantes du processus d'activation en fonction des pratiques, notamment préventives et répressives. En effet, si on considère les pratiques répressives, on constate que l'item « Installé dans la déviance » est très fortement activé ( $V = .61$ ) alors que ce même item fait l'objet d'une activation beaucoup plus faible lorsque les pratiques sont préventives ( $V = .40$ ). Par ailleurs, c'est l'inverse qui se produit lorsque l'on convoque l'item « Etre réinsérable ». Dans ce cas, le niveau d'activation de l'item est beaucoup plus élevé pour le groupe caractérisé par des pra-

tiques préventives ( $V = .61$  vs  $V = .44$  pour les pratiques répressives). Ces différences entre les valences sont, dans un cas comme dans l'autre, très largement significatives ( $p < .001$ ; cf. tableau 3). On remarque que les items sont caractérisés par des valences élevées seulement dans le cas où les pratiques leur correspondent directement (« Installé dans la déviance » / Pratiques répressives et « Etre réinsérable » / Pratiques préventives). On a donc ici une validation expérimentale de l'hypothèse selon laquelle ce sont les pratiques qui, lorsqu'elles sont fréquentes, contribuent à modifier, de façon sélective, la signification du cognème inducteur. Ainsi, les relations que ce dernier entretient avec les autres éléments du

champ représentationnel (ou, si l'on préfère : les aspects différents qui le caractérisent) augmentent en nombre et se diversifient sous l'effet des pratiques. Autrement dit, dans les situations où les

pratiques sont très fréquentes, les sujets lui accordent davantage de sens et ils l'interprètent de manière spécifique.

Tableau 3 : Comparaison par paires des valences relatives aux éléments supposés périphériques : "Installé dans la déviance" (ID) et "Etre réinsérable" (ER) en fonction des pratiques : A : Administratifs ; R : Répressifs ; P : Préventifs et M : Mixtes.

	Situations comparées	Valeurs du t	degré de significativité
ID	A: .59 vs R: .61	0,413	N.S.
	A: .59 vs P: .40	3,443	p.<.001
	A: .59 vs M: .61	0,456	N.S.
	R: .61 vs P: .40	3,878	p.<.001
	R: .61 vs M: .61	0,052	N.S.
	P: .40 vs M: .61	3,838	p.<.001
ER	A: .62 vs R: .44	3,119	p.<.002
	A: .62 vs P: .61	0,153	N.S.
	A: .62 vs M: .65	0,409	N.S.
	R: .44 vs P: .61	3,029	p.<.002
	R: .44 vs M: .65	3,454	p.<.001
	P: .61 vs M: .65	0,566	N.S.
A	ID: .59 vs ER: .62	0,633	N.S.
R	ID: .61 vs ER: .44	2,904	p.<.004
P	ID: .40 vs ER: .61	4,039	p.<.001
M	ID: .61 vs ER: .65	0,560	N.S.

Continuons à examiner les résultats présentés figure 1. Si on considère maintenant les pratiques mixtes (répressives et préventives), on observe que les valences des deux éléments supposés périphériques (ID : « Installé dans la déviance » ; ER : « Etre réinsérable ») :

– sont l'une et l'autre très élevées ( $V_{ID} = .61$  ;  $V_{ER} = .65$ ) et ne diffèrent pas statistiquement l'une de l'autre ( $t = 0,560$  ; 20 ddl, N.S., cf. tableau 3) ;

– reflètent l'une et l'autre le même niveau d'activation que celui qui est observé dans les conditions où les items sont fortement activés par des pratiques régulières (Pratiques mixtes :  $V_{ID} = .61$  vs Pratiques répressives :  $V_{ID} = .61$  ;  $t = 0,052$  ; 21 ddl, N.S., d'une part, et Pratiques mixte :  $V_{ER} = .65$  vs Pratiques préventives :  $V_{ER} = .61$  ;  $t = 0,566$ , 22 ddl, N.S., d'autre part - cf. tableau 3 -).

Ces résultats confirment tout d'abord le processus d'activation des schèmes par les pratiques correspondantes. Lorsque les sujets mettent en œuvre les deux pratiques, les items sont, l'un et l'autre, activés. Il convient toutefois de remarquer que le processus d'activation ne semble pas *proportionnel* à l'intensité de la fréquence des pratiques, comme nous avons pu en faire l'hypothèse dans des études précédentes (Guimelli, 1993 b, 1994 s). En effet, jusqu'à maintenant nous ne disposons pas de résultats expérimentaux permettant de vérifier cette hypothèse. Ils permettraient seulement de conclure que l'accès à des pratiques nouvelles modifiait la structure de la représentation par l'intermédiaire d'un processus d'activation des schèmes prescrivant ces pratiques nouvelles. Néanmoins, on pouvait supposer que plus l'accès aux pratiques serait fréquent, plus les schèmes correspondants seraient activés. Or, comme



on vient de le voir, dans cette étude, les valences des items sont d'un niveau égal, que les pratiques soient dominantes comme dans le groupe des sujets répressifs, ou même qu'elles soient exclusives (rappelons que c'est le cas des pratiques préventives, cf. supra : paragraphe 3.2, opérationnalisation de la V.I.), ou encore qu'elles soient moins fréquentes parce que associées à d'autres (pratiques mixtes). Ces résultats viennent donc confirmer les précédents : le processus d'activation est à nouveau mis en évidence. Mais ils indiquent également que ce processus d'activation ne varie pas avec la fréquence des pratiques correspondantes. Au contraire, il apparaît d'emblée à un niveau relativement élevé dès que les sujets accèdent aux pratiques, même à partir d'un seuil de fréquence relativement bas (cf. les pratiques mixtes).

Concernant ces deux items, la figure 1 indique également un niveau élevé d'activation dans le groupe des administratifs. En effet, dans ce groupe, les valences des deux items ne diffèrent pas statistiquement des valences observées dans les groupes qui mettent en œuvre les pratiques correspondantes (tableau 3). Dans la mesure où les administratifs sont caractérisés par l'absence de pratiques directes sur le terrain, il faut conclure qu'il existe d'autres ressources d'activation que les pratiques. Et il convient probablement, dans ce cas, de faire référence à des *processus de communication d'interaction*. En effet, les sujets n'ont pas de pratiques directes, mais leurs nombreuses interactions avec leurs collègues, aussi bien répressifs que préventifs, leur permettent de « connaître » les pratiques de terrain par leur intermédiaire. Dès lors, on peut penser que l'enrichissement des cognèmes initiaux dans cette sous-population est lié à un processus de *contamination interactive*. Comme on vient de le voir, ces résultats, considérés globalement, ne remettent pas en cause l'hypothèse selon laquelle les pratiques sont à l'origine de la transformation des représentations sociales. En effet, on observe bien une activation massive des items par les pratiques correspondantes (chez les sujets répressifs, préventifs ou mixtes). En revanche, si l'on considère le groupe des administratifs, les résultats indiquent clairement que les pratiques ne constituent pas la *seule* source d'activation. Ils montrent au contraire le rôle capital des interactions. Il faut d'ailleurs rappeler que dès le début, la théorie des représentations sociales a insisté sur le lien profond qui existe entre cognition et communication (Moscovici, 1976). Clémence, Doise et Lorenzi-Cioldi (1994) insistent également sur ce point : « L'hypothèse générale étant que des insertions sociales partagées donnent lieu à des *interactions et expériences* spécifiques qui, éventuelle-

ment à travers l'intervention différenciée de valeurs, croyances et perspectives sociales, transforment les représentations sociales » (p. 123). Il conviendrait donc à l'avenir d'accorder une plus grande attention aux processus d'interaction dans l'étude de la transformation des représentations sociales. La prise en compte régulière de cette notion devrait ainsi permettre un enrichissement du cadre théorique ainsi qu'une connaissance plus fine des processus qui sont à l'œuvre dans ce domaine.

#### 4.2. L'hypothèse de centralité

On a déjà observé, tableau 1, que les éléments supposés centraux (« faiblesse de la personnalité » : FP et « faiblesse de la socialisation » : FS) :

1) étaient caractérisés, l'un et l'autre, par une valence se situant aux alentours de .50, d'une part ;

2) n'étaient pas affectés par des variations de pratique, d'autre part.

Le premier point est intéressant à considérer. En effet, la valeur .50 correspond exactement à celle que nous avons obtenue pour les éléments centraux des représentations sociales du groupe idéal (Guimelli, 1993 a). Or, cette étude était exploratoire et avait seulement pour ambition de confirmer la valence comme technique de différenciation des systèmes central et périphérique. Rappelons en effet que, dans le cas des représentations sociales du groupe idéal, le système central était connu depuis longtemps (Flament, 1984) et avait été confirmé expérimentalement par Moliner (1988 ; voir aussi Flament et Moliner, 1989). On peut donc penser que la valeur .50 est caractéristique des éléments qui font partie du système central. Et dans la mesure où on retrouve ici cette valeur pour les éléments supposés centraux, on dispose d'une première information qui va dans le sens de notre hypothèse.

Mais le deuxième point est plus fondamental sur le plan théorique. On considère en effet que la *stabilité* constitue une propriété fondamentale du système central. Autrement dit, le système central, contrairement au système périphérique, est relativement insensible aux expériences individuelles et au contexte immédiat et contingent dans lequel sont placés les sujets. Voici d'ailleurs ce qu'en dit Abric (1994, chapitre 1) :

« Il (le système central) a par ailleurs une propriété. Il constitue l'élément *le plus stable* (2) de la représentation, celui qui en assure la pérennité dans des contextes mouvants et évolutifs ». p. 22).

Et, un peu plus loin :

« ... l'on comprend dès lors qu'il (le système

(2) C'est l'auteur qui souligne.

central) évolue — sauf circonstances exceptionnelles — de façon très lente. *Il est de plus relativement indépendant du contexte immédiat dans lequel le sujet utilise ou verbalise ses représentations* (3). Son origine est ailleurs : dans le contexte global — historique, social, idéologique — qui définit les normes et les valeurs des individus et des groupes dans un système social donné », (p. 28).

Or, les éléments « Faiblesse de la personnalité » et « Faiblesse de la socialisation » semblent caractérisés par cette propriété de stabilité. En tout cas, ils apparaissent comme relativement indépendants du contexte immédiat. En effet, contrairement aux éléments supposés périphériques, la variable indépendante, qui introduit de fortes variations dans les pratiques quotidiennes à l'égard de l'objet, n'affecte pas leur niveau d'activation (figure 1). Comme si celui-ci était déjà stabilisé dans un contexte plus global. Dans ce contexte, comme le précise Abric, l'idéologie, au sens où il s'agit d'une démarche de construction et de maîtrise de la réalité sociale qui « change l'arbitraire social en nature, les valeurs en faits et l'intérêt en raison » (Lipianski, 1991, p. 359), tient probablement une place prépondérante. De même que les événements fortement impliquants qui ont marqué l'histoire du groupe contribuent sans doute et de façon non négligeable à cette construction (Rouquette et Guimelli, 1994).

Résumons ce qui précède. Les éléments supposés centraux sont affectés d'une valence proche de .50, caractéristique du système central. Ils sont stables et leur niveau d'activation est indépendant du contexte social quotidien opérationnalisé par la variable indépendante. De surcroît, ils sont caractérisés par une forte saillance dans le champ représentationnel (ils recouvrent plus de 50 % du discours émis spontanément par les sujets à l'occasion des entretiens préliminaires). Certes, nous ne disposons pas de preuve formelle permettant de dire que ces éléments sont centraux. Mais nous pouvons dire désormais que leur appartenance au système central est fortement probable, toutes les caractéristiques que nous venons d'énumérer allant dans le sens de nos attentes empiriques et/ou théoriques.

Reste le problème épineux de la force des valences. En effet, les éléments supposés périphériques (« Installé dans la déviance » et « Etre réinsérable ») sont caractérisés par une valence plus faible ( $p < .02$ ) que les éléments centraux, lorsqu'ils ne sont pas activés par les pratiques correspondantes. Dans ce cas, en effet, leur valence se situe aux alentours de .42 (4). Ces résultats confirment le statut périphérique de ces deux éléments. Ils vont en effet dans le sens de notre hypothèse : les éléments qui entrent dans le système périphérique ont une valence moins

élevée que les éléments du système central (en raison de la fonction d'organisation spécifique à ces derniers).

Par contre, dans les situations où ils sont activés par les pratiques correspondantes (ou par les interactions), ces mêmes éléments sont affectés d'une valence singulièrement élevée (jusqu'à .65 pour l'item « Etre réinsérable » dans la condition définie par les pratiques mixtes ; cf. figure 1). Ces derniers résultats sont conformes à l'hypothèse théorique (Abric, 1994) selon laquelle le système périphérique, en permettant l'intégration dans la représentation des expériences et du vécu quotidiens, est beaucoup moins stable que le système central. Le degré d'activation de ces items, reflété par la valence, varie en effet en fonction des circonstances dans lesquelles se trouvent les sujets.

D'un autre côté, ces résultats vont à l'encontre de la stratégie qui consisterait à utiliser la valence pour différencier le système central du système périphérique. En effet, cette stratégie s'appuie sur le fait que les valences des éléments centraux devraient, théoriquement, être supérieures à celles des éléments périphériques. Or, si c'est bien ce qui se produit dans les conditions où les pratiques sont absentes (ou très peu fréquentes), dans les autres circonstances, les valences des éléments périphériques sont très largement supérieures ( $p < .01$ ) à celles des éléments centraux. Dès lors, faut-il conclure, comme nous en avons fait récemment l'hypothèse, en accord avec Flament (1994 v), que la valence est seulement un « test d'activation » ? Pour le dire autrement, doit-on penser désormais que la force de la valence mesure seulement le degré d'activation du cognème initial, qu'il soit central ou périphérique ? Ou bien, au contraire que la valence (et donc : la force associative) du cognème initial est bien un indicateur de sa fonction structurante dans le champ représentationnel, comme le soutient Moliner à propos des représentations sociales de l'entreprise chez les cadres (1994) ?

Les résultats que l'on vient de présenter ne permettent pas de répondre à ces questions. Aussi avons-nous procédé à un deuxième ensemble de relevés empiriques, fondé sur l'idée que les schèmes centraux sont *absolus*, alors que les schèmes périphériques sont *conditionnels*. Rappelons que, selon Flament (1989, 1994 a, 1994 b), les prescriptions d'ordre périphérique peuvent varier en fonction du contexte (des conditions) dans lequel elles interviennent. Autrement dit, un même schème

(3) C'est nous qui soulignons.

(4) On notera que la valeur .42 correspond au niveau de valence observé pour les éléments périphériques (connus *a priori*, des représentations sociales du groupe idéal (« Mêmes opinions », 41, et « Milieu social identique » : 42 ; Guimelli, 1993 a).



périphérique peut prescrire des conduites différentes (sous telles conditions ou dans telles circonstances, je fais ceci, sous d'autres conditions je fais cela, etc.). Au contraire, les schèmes centraux sont considérés comme absolus (ou normatifs) : ils exprimeraient ainsi la notion de *normalité*, ce qui *doit* être, ou ce qui est *conforme* à la majorité des cas.

Outre que cette hypothèse a déjà reçu une validation expérimentale (Moliner, 1992), elle exige que nous considérions l'alternative suivante :

— Si la valence est bien un indicateur de la fonction structurante de l'item, rendant compte ainsi de sa centralité, alors les items caractérisés par une forte valence devraient se révéler absolus.

— Par contre, si la valence est simplement un « test d'activation », les éléments périphériques devraient apparaître comme conditionnels, même quand leur valence est très élevée. Dans ce dernier cas, en effet, celle-ci révélerait simplement un fort niveau d'activation.

Pour tenter d'apporter une réponse à cette alternative, on présentera aux sujets des propositions sous deux formes différentes. Chacune tentera d'opérationnaliser l'opposition absolu (1) / conditionnel (2) :

- A + *normalement* (dans la plupart des cas) + B (1)
  - A + *éventuellement* (dans certains cas) + B (2)
- A désigne l'objet de représentation, et B un attribut de cet objet (l'un des quatre items étudiés ici). La relation qui intervient entre A et B résulte d'une formalisation déjà présentée (Guimelli et Rouquette, 1993).

Dès lors, le sujet devra choisir, parmi les deux propositions, celle qui correspond le mieux à son opinion. Par exemple, pour l'item « Installé dans la déviance », il devra choisir entre :

- Le sujet déviant est normalement (dans la plupart des cas) installé dans la déviance.
- Le sujet déviant est éventuellement (dans certains cas) installé dans la déviance.

24 sujets, repérés comme ayant des pratiques répressives (cf. *supra*), reçoivent un questionnaire composé de quatre feuillets. Sur chacun d'eux, on présente les deux propositions (absolu vs conditionnel) associées à l'un des quatre items FP, FS, ID, et ER. Autrement dit, on fait seulement varier l'attribut B de la proposition. Par exemple, pour l'item ER, on aura :

- Le sujet déviant est normalement (dans la plupart des cas) réinsérable.
- Le sujet déviant est éventuellement (dans certains cas) réinsérable.

Les sujets doivent alors indiquer la proposition qui leur paraît en accord avec leur opinion, successivement pour les quatre items. Afin de contrô-

ler les effets d'ordre potentiel, on présente à la moitié des sujets, sur chaque feuillet, *d'abord* la version « absolue » de l'item, alors que c'est la version « conditionnelle » qui est *d'abord* présentée à l'autre moitié. Par ailleurs, l'ordre de succession des quatre items dans le questionnaire (feuillets 1 à 4) varie d'une moitié des sujets à l'autre.

Les résultats sont traités en calculant le « taux de normativité » de chaque item. Pour cela, on calcule le rapport de la fréquence des choix relatifs à la version « absolue » de l'item au nombre total de réponses (24). Le taux de normativité est donc indiqué par une fréquence relative ; on remarquera que le taux de « conditionnalité » est le complémentaire du précédent (taux de normativité - 1). Les résultats sont présentés dans la figure 2. Afin de mettre en évidence les rapports qui existent entre la valence et le taux de normativité, les deux mesures ont été regroupées dans le même schéma (5). Pour chaque item, la mesure des valences est donnée en gris et le taux de normativité en noir (figure 2, page suivante).

On observe tout d'abord, figure 2, que le taux de normativité est plus élevé pour les éléments centraux (FP et FS) que pour l'élément périphérique (RE). Il confirme ainsi les résultats obtenus à partir de la valence. Mais il y a plus. On s'aperçoit en effet que lorsque nos sujets ont eu à choisir entre deux énoncés concernant les éléments supposés périphériques, l'un fortement activé par les pratiques (ID) et l'autre faiblement activé (RE), ils ont été 54 % à choisir la version « absolue » de l'énoncé pour l'item fortement activé, alors que, inversement, lorsque l'énoncé contenait l'item faiblement activé, 71 % d'entre eux ont choisi la version « conditionnelle » ( $.29 - 1 = .71$ ). Ce dernier résultat ( $X^2 = 3,08$  ;  $1ddl$  ;  $p < .08$ ) nous conduit à tirer deux conclusions :

1) l'élément fortement activé par les pratiques a tendance à devenir un schème absolu, semblant ainsi acquérir (probablement de façon progressive) une fonction structurante, au même titre que les éléments centraux, alors que le schème non activé reste conditionnel et demeure ainsi dans le domaine de la périphérie ;

2) valence et taux de normativité convergent pour nous indiquer que les notions « installé dans

(5) Il convient toutefois d'observer ici que la valence, issue du modèle S.C.B., est à rattacher aux connaissances déclaratives du sujet, alors que le taux de normalité lié aux schèmes prescripteurs de comportement concerne ses connaissances procédurales (pour une distinction précise entre ces deux formes de connaissances, cf. Fayol et Monteil, 1988). L'une et l'autre ne recouvrent donc pas les mêmes réalités cognitives. Malgré cela, nous considérons, par hypothèses et pour les raisons présentées dans le texte, que ces deux indicateurs donnent lieu à une même mesure, celle de la fonction structurante de l'item.

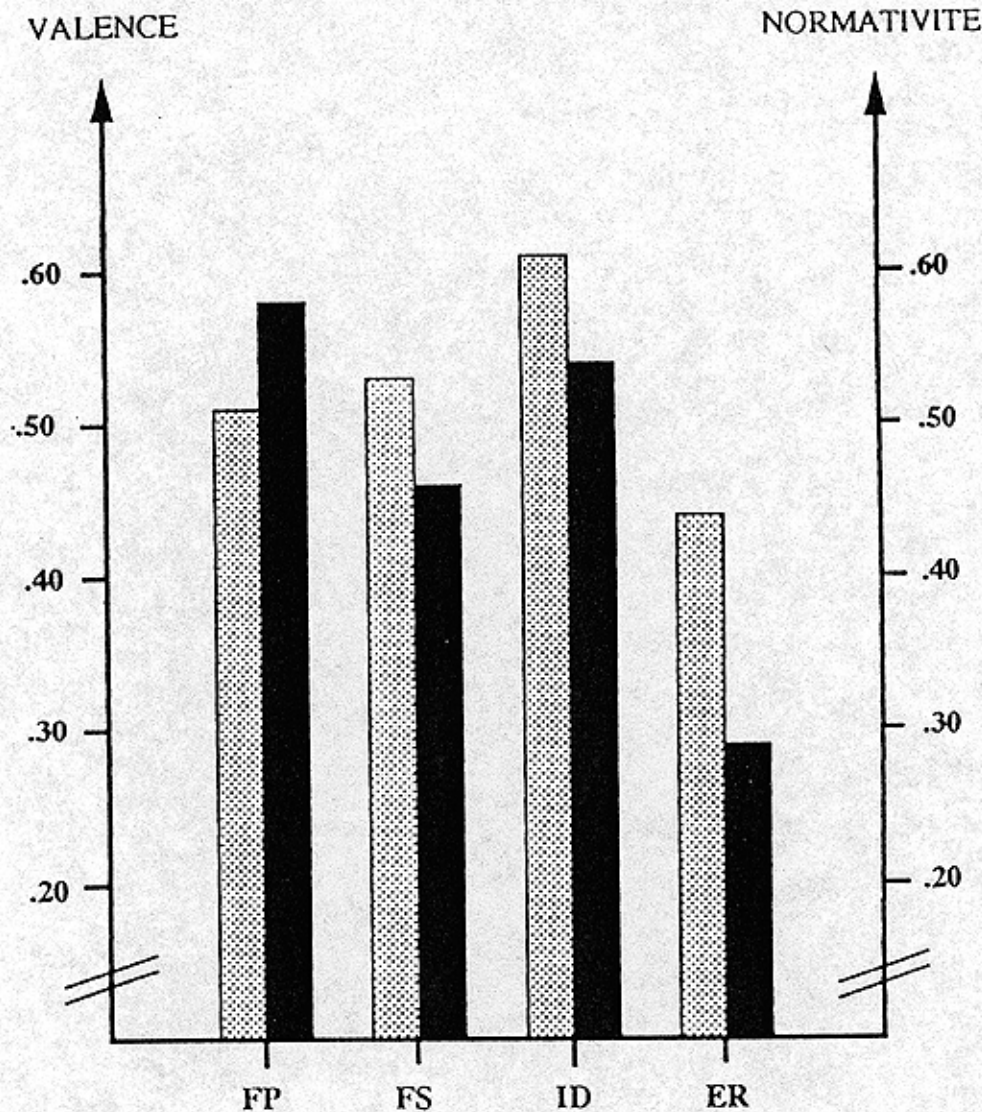


Figure 2: comparaison des valences et du taux de normativité relatifs aux quatre items dans la sous-population des agents répressifs (en gris : valence ; en noir : normativité).

la déviance » et « Etre réinsérable » n'ont pas le même statut dans la représentation analysée. Ainsi, la valence ne serait pas seulement un « test d'activation ». En prenant la mesure de la force associative de l'item, elle révélerait au contraire sa fonction structurante.

Qu'en est-il, dès lors, de la structure des représentations sociales du sujet déviant dans la population étudiée ? L'élément « Installé dans la déviance », dont on vient de mettre en évidence la fonction structurante, doit-il être considéré comme central dans la représentation des agents répressifs, au même titre que les éléments « Faiblesse de la personnalité » et « Faiblesse de la

socialisation » ? Il faudrait alors admettre que, dans le groupe des agents préventifs, c'est au contraire l'élément « Etre réinsérable », caractérisé dans ce cas par une valence forte, qui fait partie intégrante du système central avec FP et FS, alors que l'item « Installé dans la déviance » serait périphérique dans cette sous-population. Le système central serait alors différent dans chacune des deux sous-populations, mais aussi dans celle des agents caractérisés par des pratiques mixtes et dans celle des administratifs (où les quatre éléments seraient centraux). Le système central *variant* d'une sous-population à une autre, il faudrait alors conclure à des *représentations diffé-*



rentes du même objet (Abric, 1994). Cette conclusion nous paraît peu vraisemblable si l'on considère, notamment, le haut degré d'homogénéité de la population globale par rapport à l'objet. Nous pensons que la structure mise en évidence relève plutôt d'une *sous-structuration périphérique* (Katérélos, 1993 ; Flament, 1994 b). Il s'agit d'un système, apparemment autonome, qui permet au sujet de réagir vite et de manière adaptée dans les situations fréquentes sans recourir au principe organisateur pour savoir si telle ou telle conduite est légitime. Pour le dire autrement et de manière plus concrète, le système central « délègue » la gestion d'une *partie* du système périphérique à un élément fortement sollicité par des pratiques régulières (mais, pour certaines, pas toujours prévisibles) et directement lié à cette partie du champ représentationnel. Dès lors, les échanges du sujet avec le milieu auquel il est régulièrement confronté en sont simplifiés, ce qui va dans le sens du principe d'économie cognitive. Dans les exemples présentés par Flament (1994 b), une sous-structuration périphérique est toujours *spécifique à une sous-population* et s'explique par la sur-activation de certains schèmes par des pratiques quotidiennes. Evidemment, un tel système, particulièrement économique sur le plan cognitif et qui, selon Flament, « est plus fréquent que les études de représentation sociale ne le laissent penser » (1994 b, p. 103), convient plus dès que les pratiques sont rares, c'est-à-dire pour une autre partie de la population peu souvent confrontée à la situation. Or, les résultats empiriques que nous avons obtenus nous paraissent aller tout à fait dans ce sens. En effet, les représentations sociales du sujet déviant apparaissent structurées autour d'un système central (« Faiblesse de la personnalité » et « Faiblesse de la socialisation ») commun à l'ensemble de la population (police, gendarmerie, justice) et caractérisé par une grande stabilité quelles que soient les pratiques des uns et des autres ou, si l'on préfère, insensible au contexte spécifique dans lequel se trouvent les sujets. Comme on l'a vu précédemment, ces éléments semblent *déjà stabilisés dans un contexte plus global, autre que quotidien*. Par ailleurs, d'autres éléments du champ représentationnel sont faiblement ou, au contraire, sur-activés selon le contexte quotidien. Ils y sont donc très sensibles

et ne peuvent entrer, de ce fait même, dans le système central dont une des propriétés essentielles est la stabilité. Pourtant, lorsqu'ils sont sur-activés, on démontre (figure 2) leur rôle structurant, normalement spécifique au système central. Dès lors, il faut conclure que leur rôle structurant s'exerce de façon autonome, mais seulement sur une partie restreinte du champ en relation directe avec le vécu quotidien. La figure 3 donne une représentation graphique de la structure observée dans le sous-groupe des agents dont les pratiques sont essentiellement répressive.

Bien qu'on ne dispose pas de relevés empiriques concernant le taux de normativité pour la sous-population des agents préventifs, on peut penser que c'est l'item « Etre réinsérable », caractérisé par une valence très élevée dans ce groupe, qui tiendra lieu de sous-structuration périphérique devraient probablement co-exister dans les autres sous-populations (mixtes et administratifs). Elles devraient être lors sollicitées en alternance, au hasard des vécus (ou des interactions) quotidiens.

Ainsi, la notion de valence semble pouvoir contribuer, de façon non négligeable, à une analyse fine de la structure des représentations sociales. Par ailleurs, cette notion présente un autre intérêt. En lui donnant le statut de variable dépendante, elle ouvre, dans le champ des représentations sociales, de nouvelles perspectives, notamment expérimentales, conformément aux vœux de Deconchy (1993) qui déclare :

« Objets sociaux complexes, les systèmes de représentation et les systèmes de croyances le sont incontestablement. J'ai *toujours pensé* qu'on pouvait pourtant en faire une étude *expérimentale* au sens propre du terme (et pas seulement en se bornant à une description superbement chiffrée)... Je garde l'idée, quelquefois dite archaïque, qu'il n'y a d'explication scientifique que par les causes et par leur mise en motion expérimentale (p.79).

Asseoir la généralité d'un certain nombre d'hypothèses « fortes », notamment dans le domaine structural, et, en même temps, rendre compte du cas particulier, indépendamment de la diversité infinie des contenus de représentation (Rouquette, 1994) pourrait alors devenir une ambition légitime.

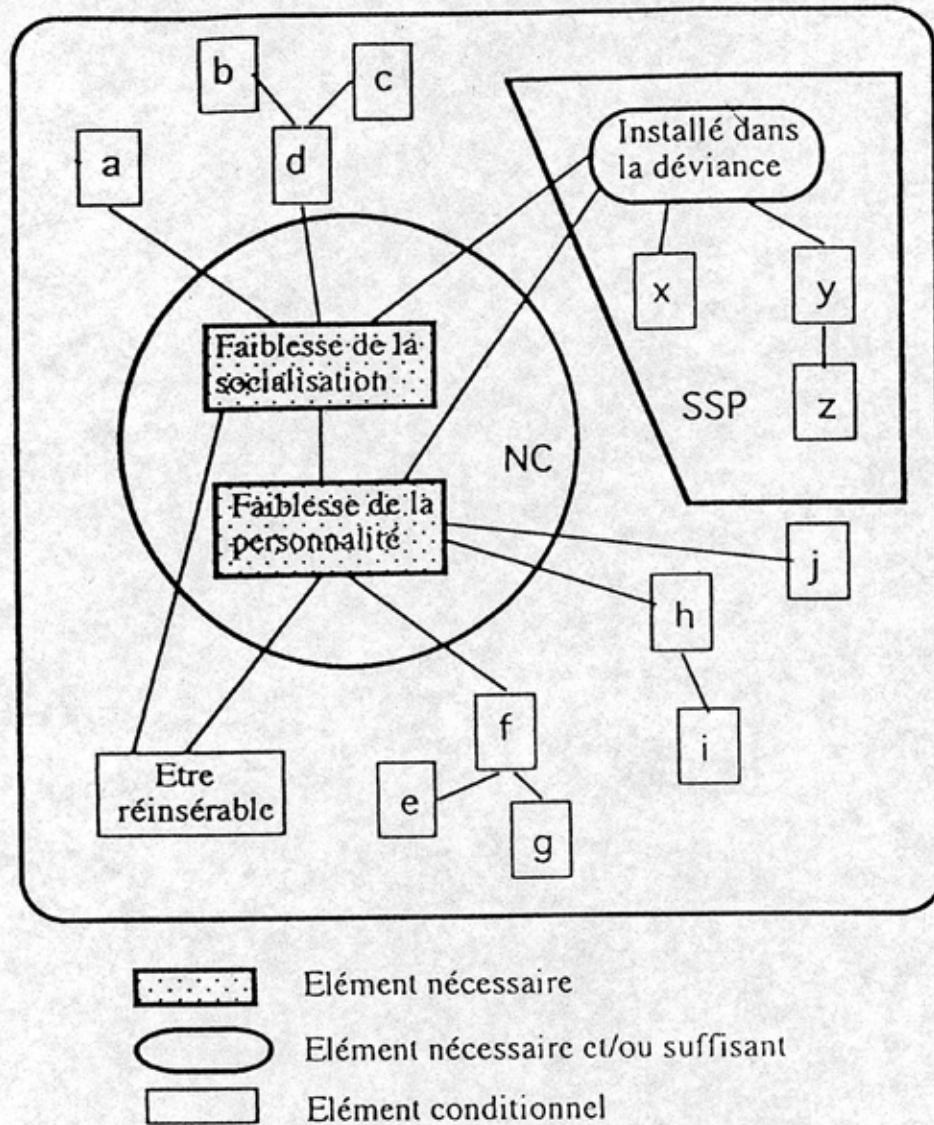


Figure 3: Structure de la représentation sociale du délinquant chez les agents "répressifs". NC : Noyau central ; SSP : sous-structuration périphérique (schéma d'après Flament, 1994).

#### REFERENCES CITEES

ABRIC (J.C.).— (1984). A theoretical and experimental approach to the study of social representations in a situation of interaction. In R. Farr and S. Moscovici (Eds) : *Social Representations*, Cambridge : Cambridge University Press, 169-184.

ABRIC (J.C.).— (1987). *Coopération, compétition et représentations sociales*. Cousset : Delval.

BRIC (J.C.).— (1989). L'étude expérimentale des représentations sociales. in D. Jodelet (Ed. : *Les représentations sociales*. Paris : PUF, 187-203.

ABRIC (J.C.).— (1993). Central system, peripheral system : their functions and roles in the dynamics of social representations. *Papers on Social Representations*, 2, 2, 75-79.

ABRIC (J.C.).— (1994). Les représentations sociales : aspects théoriques. In J.C. Abric (Ed.) : *Pratiques socia-*

*les et représentations*. Paris : PUF, 11-36.

AISSANI (Y.).— (1991). Etude expérimentale de la transformation d'une représentation sociale dans le champ politique. *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 4, 3/4, 279-303.

AISSANI (Y.), BONARDI (C.) et GUELFUCCI (B.).— (1990). Représentation sociale et noyau central : problèmes de méthode. *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 3, 3, 335-356.

ANDRIAMIFIDISOA (I.).— (1982). *La transformation d'une représentation sociale : exemple des relations sociales à Madagascar*. Aix-en-Provence : Thèse de Doctorat en Psychologie.

CLEMENCE (A.), DOISE (W.) et LORENZI-CIOLDI (F.).— (1994). Prises de position et principes organisateurs des représentations sociales. In C. Guimelli (Ed.) :



*Structures et transformations des représentations sociales.* Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 119-152.

DANN (H.D.).— (1992). Subjective theories and their social foundation in education. In M. Von Cranach, W. Doise and G. Mugny (Eds.) : *Social representations and the social bases of knowledge.* Lewiston, N.-Y., Toronto, Bern, Göttingen : Hogrefe and Huber, 161-168.

DECONCHY (J.P.).— (1993). Description systématique, transformation des représentations, pratiques sociales. *Papers on Social Representations*, 2, 2, 79-84.

DOISE (W.).— (1990). Les représentations sociales. In R. Ghiglione, C. Bonnet et J.F. Richard (Eds.) : *Traité de Psychologie Cognitive. 3 : Cognition, Représentation, Communication*, Paris : Dunod, 113-174.

FAYOL (M.) et MONTEIL (J.M.).— (1988). The notion of script : from general to developmental and social psychology. *European Journal of Cognitive Psychology*, 7, 335-361.

FLAMENT (C.).— (1984). Du biais d'équilibre à la représentation du groupe. In J.-P. Codol et J.-P. Leyens (Eds.), *Cognitive analysis of social behavior.* La Haye, Boston, Londres : Martinus Nijhoff.

FLAMENT (C.).— (1987). Pratiques et représentations sociales. In J.L. Beauvois, R.V. Joulé et J.M. Monteil (Eds.), *Perspectives cognitives et conduites sociales. Tome 1 : théories implicites et conflits cognitifs.* Cousset : DelVal, 143-150.

FLAMENT (C.).— (1989). Structure et dynamique des représentations sociales. In D. Jodelet (Ed.), *Les Représentations Sociales.* Paris : Presses Universitaires de France, 204-219.

FLAMENT (C.).— (1994 a). Structure, dynamique et transformation des représentations sociales. In J.C. Abric (Ed.), *Pratiques sociales et représentations.* Paris : Presses Universitaires de France, 37-58.

FLAMENT (C.).— (1994 b). Aspects périphériques des représentations sociales. In C.

GUIMELLI (Ed.).— *Structures et transformations des représentations sociales.* Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 85-118.

FLAMENT (C.) et MOLINER (P.).— (1989). Contribution expérimentale à la théorie du noyau central d'une représentation. In J.L. Beauvois, R.V. Joulé et J.M. Monteil (Eds.) : *Perspectives cognitives et conduites sociales : 2. Représentations et processus cognitifs.* Cousset : Delval, 139-141.

GALLI (I.) et NIGRO (G.).— (1992). La représentation sociale du pouvoir chez les enfants. *Bulletin de psychologie*, XLV, 405, 217-221.

GUIMELLI (C.).— (1989). Pratiques nouvelles et transformation sans rupture d'une représentation sociale. In J.L. Beauvois, R.V. Joulé et J.M. Monteil (Eds.) : *Perspectives cognitives et conduites sociales : 2. Représentations et processus cognitifs.* Cousset : Delval, 117-138.

GUIMELLI (C.).— (1993 a). Locating the central core of social representations : towards a method. *European Journal of Social Psychology*, 23, 5, 555-559.

GUIMELLI (C.).— (1993 b). Concerning the structure of social representations. *Papers on Social Representations*, 2, 2, 85-92.

GUIMELLI (C.).— (1994 a).— La fonction d'infirmière : pratiques et représentations sociales. In J.C. Abric (Ed.) : *Pratiques sociales et représentations.* Paris : P.U.F., 60-83.

GUIMELLI (C.).— (1994 b).— Pratiques nouvelles, transformation des représentations sociales et Schèmes Cognitifs de Base. In C. Guimelli (Ed.) : *Structures et transformations des représentations sociales.* Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 171-198.

GUIMELLI (C.) et ROUQUETTE (M.L.).— (1992). Contribution du modèle associatif des schèmes cognitifs de base à l'analyse structurale des représentations sociales. *Bulletin de Psychologie*, n° spécial : Nouvelles

Voies en Psychologie Sociale, XLV, 405, 196-202.

GUIMELLI (C.) et ROUQUETTE (M.L.).— (1993). Note sur la formalisation des schèmes étranges dans l'étude des représentations sociales. *Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, n° 19, 3, 43-48.

LIPIANSKI (E.M.).— (1991). Idéologie. In *Grand Dictionnaire de la Psychologie.* Paris : Larousse, 359-360.

LYLES (M.A.) and SCHWENK (C.R.).— (1992). Top management, strategy and organizational knowledge structures. *Journal of Management Studies*, 29, 2, 155-173.

LURIGIO (A.J.) and CARROLL (J.S.).— (1985). Probation officers' schemata of offenders : contents, development and impact on treatment decisions. *Journal of Personality and Social Psychology*, 48, 1112-1126.

MCKEITHEN (K.B.), REITMAN (J.S.), RUETER (H.H.) and HIRTLE (S.C.).— (1981). Knowledge organization and skill differences in computer programmers. *Cognitive Psychology*, 13, 307-325.

MOLINER (P.).— (1988). Validation expérimentale de l'hypothèse du noyau central des représentations sociales. *Bulletin de Psychologie*, XLI, 759-762.

MOLINER (P.).— (1992). Structure de représentation et structure de schème. *Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, n° 14, 2, 48-52.

MOLINER (P.).— (1994). Les méthodes de repérage et d'identification du noyau des représentations sociales. In C. Guimelli (Ed.) : *Structures et transformations des représentations sociales.* Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 199-232.

MOSCOVICI (S.).— (1976). *La psychanalyse, son image et son public.* Paris, PUF, deuxième édition.

MOSCOVICI (S.).— (1993). Introductory address given at the First International Conference on Social Representations. *Papers on Social Representations*, 2, 3, 160-170.

ROUQUETTE (M.L.).— (1990). Sur la composition des schèmes. *Nouvelles Etudes Psychologiques* (Université de Bordeaux) 4, n° 1, 17-25.

ROUQUETTE (M.L.).— (1994). Une classe de modèles pour l'analyse des relations entre cognèmes. In C. Guimelli (Ed.) : *Structures et Transformations des Représentations Sociales.* Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 153-170.

ROUQUETTE (M.L.) et GUIMELLI (C.).— (1994). Sur la cognition sociale, l'histoire et le temps. In C. Guimelli (Ed.) : *Structures et Transformations des Représentations Sociales.* Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 255-266.

SCHANK (R.C.) et ABELSON (R.P.).— (1977). *Scripts, plans, goals and understanding : an inquiry into human knowledge structures.* Hillsdale : Erlbaum.

UBEDA-GUTTERMANN (M.).— (1993). *La représentation sociale du sujet déviant.* Université de Montpellier III : Mémoire de D.E.A.

VERGES (P.).— (1992). L'évocation de l'argent : une méthode pour la définition du noyau central d'une représentation. *Bulletin de Psychologie*, XLV, n° 405.

VERGES (P.).— (1994). Approche du noyau central : propriétés quantitatives et structurales. In C. Guimelli (Ed.) : *Structures et Transformations des Représentations Sociales.* Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 233-254.

VON CRANACH (M.).— (1992). The multi-level organization of knowledge and action. An integration of complexity. In M. Von Cranach, W. Doise and G. Mugny (Eds.) : *Social representations and the social bases of knowledge.* Lewiston, N.-Y., Toronto, Bern, Göttingen : Hogrefe and Huber, 10-22.

WALSH (J.P.) and FAHEY (L.).— (1986). The rule of negotiated belief structures in strategy making. *Journal of Management*, 12, 325-338.